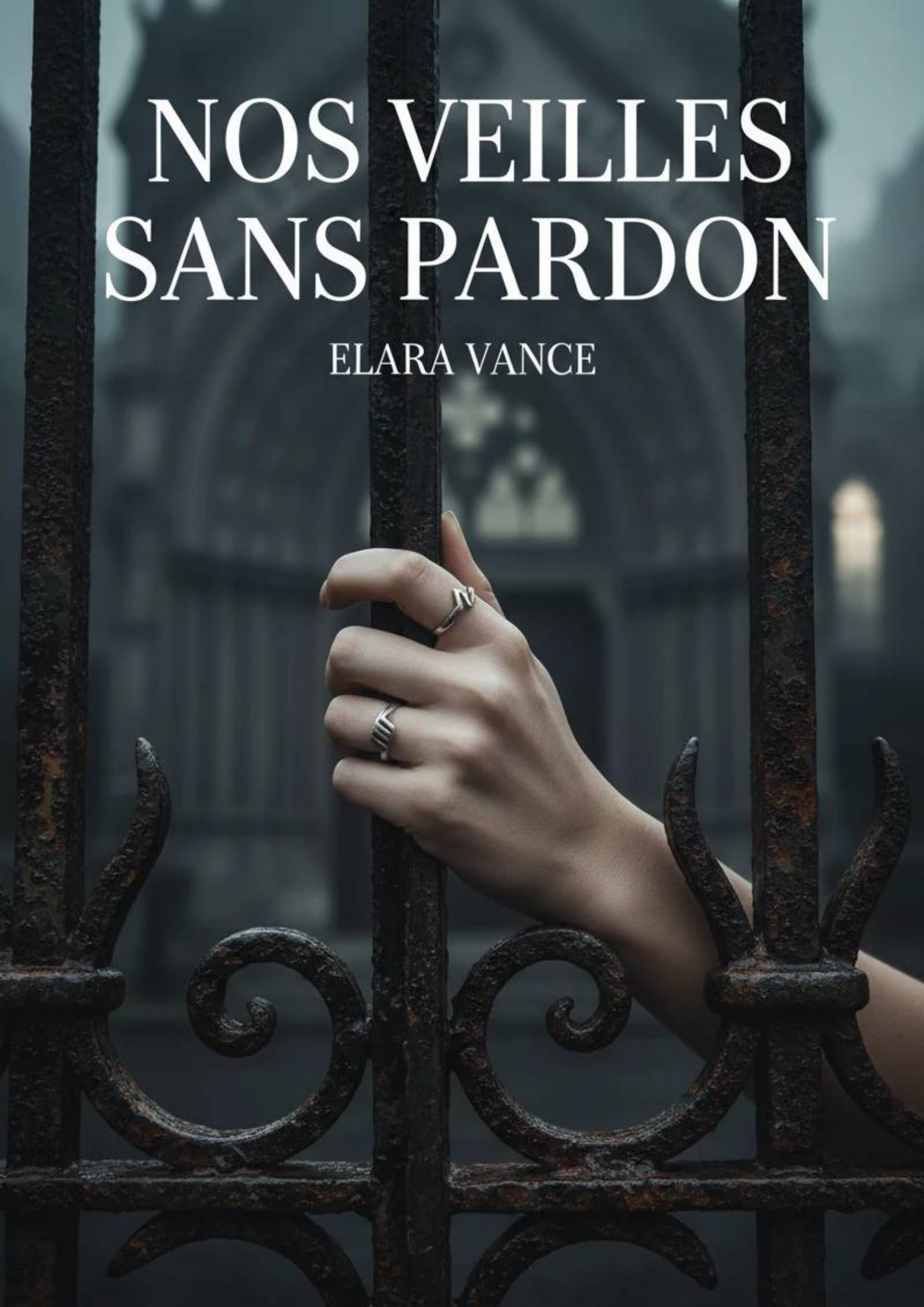


NOS VEILLES SANS PARDON

ELARA VANCE



Nos Veilles Sans Pardon

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Seuil des Sacrifiés	4
Chapitre 2 : La Première Incision	8
Chapitre 3 : L'Ombre du Frère	13
Chapitre 4 : Le Marché de Verre	17
Chapitre 5 : La Valse des Coquilles Vides	20
Chapitre 6 : Le Secret de la Soie Blanche	24
Chapitre 7 : Descente au Reliquaire	28
Chapitre 8 : L'Extraction Rouge	32
Chapitre 9 : La Trahison de Porcelaine	36
Chapitre 10 : Le Visage de Gabriel	39
Chapitre 11 : La Rhétorique du Sang	42
Chapitre 12 : L'Apocalypse de Verre	45
Chapitre 13 : Le Silence pour Héritage	49

Chapitre 1

Le Seuil des Sacrifiés

Le froid du fer forgé lui lacérait la paume, une morsure de métal ancien et de rouille mouillée qui semblait vouloir marquer sa peau avant même qu'elle n'ait franchi le seuil, tandis que les grilles du Conservatoire Saint-Augustin gémissaient sur leurs gonds comme une gorge sèche que l'on force à chanter. Camille sentit l'air changer brusquement, délaissant les effluves de gasoil et de pluie battante de la ville pour une atmosphère plus dense, saturée de l'odeur de la cire d'abeille, du parchemin qui s'effrite et de cette pointe métallique, presque électrique, qui flottait ici comme le pressentiment d'un orage souterrain. Ses bottes, dont le cuir craquelé laissait deviner l'humidité de la rue, frappèrent le marbre du hall avec une résonance sourde, une percussion isolée dans un silence si épais qu'il paraissait organique, une membrane invisible qui vibrait à chaque battement de son cœur, lequel cognait contre ses côtes avec la régularité d'un métronome affolé. Elle fixa ses mains, tachées d'une encre violette qui refusait de quitter les replis de ses cuticules, et elle crut sentir sous ses pieds la pulsation lente des fondations, ce labyrinthe de pierres froides où le temps semblait s'être figé en strates de poussière et de regrets.

Le hall d'entrée s'étirait vers un plafond perdu dans les ombres, où des fresques aux visages effacés semblaient pleurer des larmes de chaux, et Camille se surprit à caresser le grain du papier qu'elle tenait contre elle, son admission, une feuille dont le contact rugueux et sec lui rappelait la peau d'un vieillard ou l'écorce d'un arbre mort. Elle avançait vers le bureau du Doyen, ses narines assaillies par l'arôme entêtant de l'encens de santal mêlé à une odeur plus âcre, celle de l'ozone et du sang séché, un parfum qui flottait près des vitrines où s'alignaient des flacons de verre noir, polis par des siècles de manipulations. Chaque fiole semblait aspirer la lumière de la pièce, des réceptacles de ténèbres ordonnés avec une précision chirurgicale, et elle imaginait,

derrière le verre sombre, le remous invisible des pensées cristallisées, des éclats de vie que l'on aurait arrachés à la chair pour les transformer en monnaie d'échange. Sa propre gorge se serra, un goût de cuivre envahissant son palais alors qu'elle visualisait le processus, l'aiguille plongeant dans la mémoire, le siphonnage lent de ce qui la constituait, cette douleur qu'elle chérissait pourtant comme le dernier lien avec ceux qui n'étaient plus là.

La porte du bureau d'Aurelian s'ouvrit sans un bruit, une simple aspiration d'air qui dégagea une odeur de tabac de pipe et de vieux cuir tanné, une chaleur étouffante qui lui caressa les joues comme une main fiévreuse. Derrière un bureau d'ébène dont la surface était si sombre qu'elle semblait liquide, l'homme ne bougea pas, ses mains croisées sur le bois, des mains aux doigts interminables, pâles comme de la cire, dont les ongles étaient coupés si ras qu'ils paraissaient douloureux. Le Doyen Aurelian leva les yeux, et Camille sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale, une sensation de nudité insupportable, car son regard n'était pas celui d'un homme qui observe une étudiante, mais celui d'un gemmologue évaluant la pureté d'un diamant brut avant de le briser. Ses yeux étaient d'un gris d'acier, délavés, comme s'ils avaient trop vu de lumières artificielles ou trop de secrets inavouables, et il y avait dans son sourire une douceur prédatrice qui rappelait le velours recouvrant une lame de rasoir.

"Camille Vane," murmura-t-il, sa voix étant un froissement de soie, une vibration basse qui semblait résonner jusque dans le bassin de la jeune fille, l'obligeant à s'ancrer davantage dans le sol pour ne pas chanceler. "Votre dossier parle de vous comme d'une anomalie, une mémoire dont rien ne s'échappe, un puits sans fond où chaque sensation, chaque blessure, reste gravée avec la précision d'une eau-forte."

Il fit glisser vers elle un document dont le papier semblait avoir été fabriqué à partir de fibres de lin et de quelque chose de plus souple, de plus charnu, une texture qui collait presque aux doigts de Camille lorsqu'elle s'en saisit. Le contrat stipulait les conditions de son admission, des termes drapés dans une rhétorique élégante qui masquait à peine la violence de l'échange : le savoir contre la substance, l'éducation

contre l'essence. Elle devait signer de son sang, non par symbolisme, mais parce que l'encre ne pouvait lier l'âme comme le faisait l'hémoglobine, ce fluide chargé de l'électricité des souvenirs. Elle sentit le poids de la plume d'argent entre ses doigts, un objet froid, lourd, dont la pointe acérée attendait de percer la pulpe de son pouce, et l'odeur de l'encre mélangée à un anticoagulant chimique lui monta au cerveau, une effluve qui lui rappela les hôpitaux de son enfance, le linoléum froid et les draps rudes.

"Le don de soi est la seule monnaie qui ne se dévalue jamais entre ces murs," continua Aurelian, ses yeux ne quittant pas le visage de Camille, scrutant la moindre micro-expression, le battement de sa paupière, la dilatation de ses pupilles qui trahissaient son effroi. "Vous nous donnez ce qui vous pèse, ce qui vous empêche de dormir, ces scories de votre passé qui ne sont que du lest pour une ambition comme la vôtre, et en retour, nous faisons de vous une orfèvre de l'esprit."

Camille appuya son pouce sur la pointe de la plume, ressentant une piqûre nette, une douleur minuscule qui se propagea en ondes de chaleur dans tout son bras, et elle regarda la goutte de sang perler, rubis sombre et visqueux sur la pâleur de sa peau. Elle la laissa tomber sur le parchemin, observant la tache s'étendre, s'imbiber dans les fibres du papier avec une soif organique, comme si le document lui-même était vivant et réclamait son dû. Le goût de la peur dans sa bouche était celui d'une amande amère, une pointe de cyanure mêlée à la douceur de l'espoir, et elle signa son nom d'une main tremblante mais précise, chaque lettre étant une promesse de renoncement. Elle sentit alors, ou crut sentir, un léger tiraillement à l'arrière de son crâne, une pression fantôme, comme si le Doyen avait déjà commencé à sonder les profondeurs de son esprit, cherchant la faille, le souvenir le plus pur, le plus atroce, celui de son frère et de ses yeux qui s'éteignaient dans le crépuscule.

Aurelian se leva, sa silhouette immense découpée par la lumière mourante qui filtrait à travers les vitraux hauts et étroits, et il contourna le bureau avec une grâce féline, ses vêtements de laine sombre ne produisant aucun frottement. Il s'arrêta si près d'elle

qu'elle put sentir la chaleur de son corps et l'odeur de la poussière de marbre qui imprégnait ses revers, une odeur de tombeau et de renaissance mêlées. Il posa une main sur son épaule, une pression ferme, presque paternelle si elle n'avait pas été si dépourvue de compassion humaine, et Camille eut l'impression que ses doigts étaient des sondes, cherchant à palper la structure de ses pensées.

"Votre frère avait la même résistance que vous, au début," dit-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle contre l'oreille de Camille, un secret partagé qui lui glaça le sang. "Mais la mémoire absolue est un fardeau que l'on finit toujours par vouloir poser au bord du chemin. Vous apprendrez que l'oubli n'est pas une perte, Camille, c'est une libération que nous facturons au juste prix."

Elle ne répondit rien, sa langue collée à son palais, mais elle serra les poings jusqu'à ce que ses ongles s'enfoncent dans sa chair, cherchant dans cette douleur physique un point d'ancrage pour ne pas sombrer dans l'abîme qu'il entrouvrait devant elle. Elle fixa le flacon de verre noir posé sur le guéridon, une fiole vide qui semblait l'attendre, une bouche béante prête à aspirer ses larmes et ses cris pour les transformer en une essence incolore et inodore que les riches étudiants de Saint-Augustin s'injecteraient pour oublier leur propre médiocrité. Elle comprit alors que ce n'était pas un conservatoire, mais un abattoir de l'esprit, où la beauté naissait de la mutilation, et que sa mémoire, ce trésor qu'elle pensait être sa seule arme, était en réalité la cage dont Aurelian détenait désormais la clé. Elle se tourna vers la porte, le marbre sous ses pieds semblant plus froid encore, tandis que l'écho de ses propres pas lui murmurait déjà qu'elle n'était plus tout à fait elle-même, qu'un fragment de son âme était resté accroché à la pointe de cette plume d'argent, séchant sur le parchemin entre les mains du Doyen.

Chapitre 2

La Première Incision

L'air de l'Amphithéâtre des Vêpres pesait sur ses épaules comme une chape de velours humide, saturé d'une odeur de cire d'abeille, de vieux parchemins et d'un effluve plus métallique, presque électrique, qui lui picotait les narines à chaque inspiration forcée. Camille sentait sous la pulpe de ses doigts le grain rugueux du fauteuil d'examen, un chêne sombre poli par les siècles et les sueurs d'angoisse, dont les accoudoirs semblaient vouloir l'étreindre pour l'empêcher de fuir. Devant elle, le Doyen Aurelian évoluait avec une grâce de prédateur, ses gestes lents déplaçant les volutes de poussière qui dansaient dans les rayons d'un soleil mourant, filtré par les vitraux hauts et étroits qui ne laissaient passer qu'une lumière violacée, presque charnelle. Le silence était tel qu'elle croyait entendre le bruissement du sang dans ses propres tempes, un rythme sourd et irrégulier qui trahissait la terreur nichée au creux de son ventre, là où la faim et l'espoir se livraient une bataille silencieuse.

Aurelian s'approcha, et avec lui vint une odeur de lavande séchée et de formol, un mélange paradoxal qui lui fit monter un goût de bile et de cuivre dans la gorge. Il ne parla pas, il ne parlait jamais durant les rituels, mais ses mains, d'une pâleur de lait et d'une finesse de chirurgien, s'élevèrent pour effleurer ses tempes, et Camille frissonna au contact de ce froid glacial, une sensation de glace vive qui semblait vouloir geler ses pensées avant même de les extraire. Il tenait entre ses doigts une longue aiguille d'argent, si fine qu'elle paraissait immatérielle, terminée par un conduit de verre souple relié à la fiole noire qu'elle avait déjà vue, ce réceptacle de ténèbres qui attendait de boire une part de sa vie. Elle ferma les yeux, cherchant désespérément à se raccrocher à la texture de sa propre peau, au battement de son cœur, à l'humidité de sa langue contre son palais, mais déjà, elle sentait la pointe s'enfoncer, non pas dans sa chair, mais dans l'étoffe même de sa conscience.

Le souvenir qu'il avait choisi était infime, une brouille du passé qu'elle pensait avoir oubliée tant elle était insignifiante, et pourtant, à l'instant où l'aspiration commença, elle en ressentit toute la déchirante beauté. C'était un après-midi de juillet, elle devait avoir six ans, et elle était assise sur les marches d'un escalier de pierre chauffé par le soleil, sentant la chaleur irradier à travers son tablier de coton fin. Elle se rappelait l'odeur du thym sauvage qui poussait entre les dalles, le bourdonnement d'une abeille ivre de pollen qui frôlait son oreille, et surtout, la sensation d'une main, sans doute celle de sa mère, qui lissait une mèche de ses cheveux avec une douceur infinie. C'était une seconde de paix absolue, un fragment de lumière dorée, et soudain, elle le sentit s'étirer, s'effiloche, aspiré par le vide de la fiole. Elle vit, derrière ses paupières closes, les couleurs du soleil se ternir, le parfum du thym se dissiper pour ne laisser qu'une odeur de poussière grise, et la chaleur de la pierre se transformer en une morsure de givre qui remonta le long de son échine.

L'extraction ne fut pas une douleur, mais une spoliation, une sensation de vertige comme si on lui arrachait une vertèbre sans toucher à la peau. Lorsqu'Aurelian retira l'aiguille, Camille ouvrit les yeux et le monde lui parut étranger, délavé, comme une photographie restée trop longtemps exposée à une lumière crue. Elle essaya de se remémorer l'après-midi sur les marches, mais il ne restait plus qu'un concept vide, un mot sans image, une ombre sans corps. Elle savait qu'elle avait été là, elle savait qu'il faisait chaud, mais elle ne le **sentait** plus ; le soleil de ses six ans s'était éteint dans le flacon de verre noir que le Doyen soulevait maintenant vers la lumière avec une dévotion obscène, admirant le tourbillon de fumée nacrée qui s'agitait à l'intérieur.

Le froid post-opératoire s'abattit alors sur elle, une onde de choc thermique qui lui fit claquer les dents malgré la lourdeur de l'air ambiant. C'était un froid qui venait de l'intérieur, une absence de vibration dans ses os, comme si le vide laissé par le souvenir pompait toute la chaleur de ses organes. Elle se leva, les jambes cotonneuses, ses mains tremblantes cherchant un appui sur le marbre des pupitres qui bordaient l'allée centrale. Chaque pas lui semblait être une traversée dans une mélasse

invisible, et le goût de la cendre envahit sa bouche, étouffant toute autre saveur. Sur le guéridon, à côté du flacon désormais scellé d'un bouchon de cire pourpre, reposait une petite clé de fer noir, le sésame pour la bibliothèque souterraine, le prix de son amputation. Elle s'en saisit, et le métal était si froid qu'il lui sembla se coller à sa paume, fusionnant avec sa douleur.

Elle sortit de l'amphithéâtre, errant dans les couloirs du Conservatoire où les ombres s'étiraient comme des doigts de géants sur les murs de pierre froide. Ses pas ne résonnaient pas, le silence semblait avoir dévoré le son de ses semelles sur les dalles. C'est au détour d'un corridor voûté, où l'odeur du salpêtre se mêlait à celle, plus capiteuse, des lys flétris disposés dans des vases de porcelaine, qu'elle la vit. Éléonore. L'héritière était debout devant une fenêtre haute, baignée dans une clarté lunaire qui rendait sa peau aussi transparente que du papier de soie. Elle portait une robe d'un bleu si profond qu'il paraissait noir, et ses longs cheveux blonds tombaient en cascades immobiles sur ses épaules.

En s'approchant, Camille fut frappée par l'étrange vacuité qui émanait d'elle. Éléonore ne semblait pas habiter son corps ; elle n'était qu'une enveloppe de luxe, une statue de chair d'une perfection effrayante, mais dont les yeux, d'un gris d'orage, étaient désespérément fixes, comme deux perles de verre sans reflet. Il n'y avait aucune tension dans ses muscles, aucune émotion sur son visage lisse, pas même la trace d'un ennui. Elle sentait le musc et la rose ancienne, une odeur de boudoir confiné qui masquait mal une pointe d'ozone, signe qu'elle aussi avait souvent visité l'Amphithéâtre des Vêpres.

« Tu as froid, n'est-ce pas ? » murmura Éléonore, et sa voix n'était qu'un souffle, un frôlement de satin contre du velours, dépourvu de toute chaleur humaine.

Camille s'arrêta, sa main serrant convulsivement la clé de fer dans sa poche. Elle sentait le vide dans sa poitrine comme une plaie ouverte, et la présence d'Éléonore, si belle et si creuse, agissait comme un miroir déformant de son propre avenir.

L'héritière tourna lentement la tête vers elle, son cou pivotant avec une lenteur mécanique, et Camille vit que ses pupilles étaient dilatées à l'extrême, dévorant l'iris.

« Le froid ne s'en va jamais vraiment, Camille, continua Éléonore d'un ton monocorde, presque tendre. On apprend juste à aimer le silence qu'il laisse derrière lui. On finit par préférer cette paix de marbre au tumulte des souvenirs qui brûlent. Qu'as-tu donné pour cette clé ? Une première amitié ? Le goût d'une fraise sauvage ? »

Camille voulut répondre, elle voulut dire qu'elle n'avait perdu qu'une broutille, un soleil de pierre et de thym, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge desséchée. Elle regarda Éléonore et vit, dans le creux de son cou, une petite cicatrice circulaire, une marque d'argent pâle qui scintillait sous la lumière. Elle comprit alors que l'autre fille n'était plus qu'une collection de vides, un puzzle dont les pièces les plus colorées avaient été vendues pour payer le luxe de son indifférence.

« J'ai donné un après-midi, finit par lâcher Camille, et sa propre voix lui parut étrangère, plus rauque, plus lourde.

— Oh, les après-midi sont les plus doux à perdre, sourit Éléonore, et ce sourire ne toucha pas ses yeux, il ne fut qu'un pli fugace sur ses lèvres décolorées. Ils pèsent si lourd quand on essaie de dormir. Maintenant, tu peux entrer dans la bibliothèque. Tu y trouveras des milliers de vies, des océans de larmes mis en bouteille. C'est plus facile de vivre à travers les souvenirs des autres quand on n'a plus à supporter les siens. »

Elle s'approcha de Camille, et le parfum de roses fanées devint presque étouffant. Éléonore posa une main sur le bras de la jeune femme, et à travers le tissu de sa manche, Camille ressentit une absence de chaleur si absolue qu'elle en eut le souffle coupé. C'était comme être touchée par un cadavre dont on aurait préservé la souplesse. L'héritière se pencha à son oreille, son souffle froid effleurant sa peau.

« Cherche le rayon des Ombres Oubliées, Camille. C'est là que les secrets dorment le mieux. Mais fais attention : le froid finit toujours par réclamer son dû, et un jour, tu ne seras plus qu'une statue de glace dans ce jardin de pierre. »

Éléonore s'éloigna sans un bruit, sa robe glissant sur le sol comme un serpent d'eau sombre, laissant derrière elle cette odeur de fleurs mortes et de vide. Camille resta seule dans le corridor, sa main crispée sur la clé qui commençait à lui brûler la peau. Elle sentait le souvenir du soleil de ses six ans s'évaporer totalement, ne laissant qu'un espace blanc et glacé dans son esprit, un territoire vierge que le Doyen Aurelian ne tarderait pas à coloniser à nouveau. Elle se tourna vers l'escalier qui descendait vers les profondeurs de l'institution, là où la bibliothèque ouvrait ses mâchoires d'ombre, prête à échanger sa douleur contre une vérité qu'elle n'était peut-être pas encore prête à entendre.

Chapitre 3

L'Ombre du Frère

L'air se fit plus dense à mesure qu'elle s'enfonçait dans les entrailles de l'institution, une fraîcheur humide qui collait à sa peau comme un linceul de soie invisible, tandis que l'odeur du papier en décomposition, mêlée à celle, plus âcre, de la cire froide et de l'encre ferro-gallique, montait à sa rencontre. Ses doigts, engourdis par la morsure du métal de la clé, cherchaient un appui sur la rampe de pierre dont le grain rugueux et millénaire lui griffait doucement la paume, un rappel tangible qu'elle n'était pas encore l'une de ces ombres éthérées qui hantaient les couloirs du Conservatoire. Elle entendait, dans le silence oppressant des voûtes, le martèlement sourd et irrégulier de son propre cœur, ce muscle obstiné qui battait contre ses côtes avec une ferveur presque indécente dans ce lieu où tout semblait figé, pétrifié par les siècles et les secrets. Chaque pas sur les dalles de schiste produisait un écho étouffé, une respiration saccadée qui répondait aux battements de ses tempes, alors que l'obscurité se refermait sur elle, veloutée et pesante comme une étoffe de deuil qu'on aurait trop longtemps laissée dans une malle oubliée.

Elle atteignit enfin le Rayon des Ombres Oubliées, là où la lumière des lampes à huile, vacillante et cuivrée, léchait les dos de cuir craquelé des registres, exhalant un parfum de vieux cuir tanné et de poussière d'étoiles mortes qui lui piquait la gorge. Camille passa sa main sur les tranches, sentant sous la pulpe de ses doigts les reliefs des titres effacés, la douceur de la peau de veau et la rudesse des reliures de lin, cherchant le volume de l'année précédente, celui qui devait contenir les traces de Gabriel, son frère dont le souvenir commençait à s'effiloche sur les bords de sa propre conscience. Son esprit luttait contre le vide laissé par la ponction d'Aurelian, cette zone de silence blanc où aurait dû se trouver le rire de son enfance, et elle ressentait physiquement cette absence comme une plaie béante, une morsure de froid

au centre de son crâne qui l'obligeait à se raccrocher à la matérialité des livres. Elle finit par saisir un tome massif, dont le poids menaçait de briser ses poignets frêles, et elle le déposa sur le pupitre de chêne noirci, dont la surface était si polie par les mains des archivistes qu'elle brillait d'un éclat sombre, presque liquide.

L'ouverture du registre libéra un souffle de poussière qui dansa dans le halo de la lampe, une myriade de particules dorées qui semblaient être les restes pulvérisés de vies antérieures, et Camille se mit à feuilleter les pages de parchemin jauni, dont le froissement sec rappelait le bruit des feuilles mortes sous les pas d'un condamné. Ses yeux parcoururent les listes de noms écrits d'une calligraphie parfaite, une encre violette qui semblait avoir été distillée à partir de regrets profonds, jusqu'à ce qu'elle arrive à la lettre G, là où le nom de Gabriel Vane aurait dû briller de sa propre lumière. Mais à la place des lettres élégantes qu'elle connaissait si bien, ses doigts rencontrèrent une texture différente, une épaisseur huileuse et mate qui recouvrait le parchemin d'une noirceur absolue, comme si le vide lui-même avait été étalé sur la page pour dévorer le passé. L'encre de la rature était encore presque odorante, un relent de goudron et de fiel qui lui monta au visage, et elle sentit un frisson de glace pure descendre le long de sa colonne vertébrale, tandis que ses ongles grattaient inutilement la tache sombre, cherchant à déterrer le nom de celui qu'elle aimait.

La rature n'était pas un simple accident, c'était une amputation chirurgicale de la réalité, une volonté délibérée d'effacer non seulement l'étudiant, mais l'être humain lui-même, et Camille comprit soudain, dans un vertige qui fit tanguer les étagères autour d'elle, que Gabriel n'était pas parti de son plein gré, mais qu'il avait été consommé par la machine insatiable du Conservatoire. Elle imagina la plume du Doyen glissant sur le papier avec une précision cruelle, recouvrant les boucles du 'G' et les déliés du 'L' jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un silence de jais, une cicatrice d'encre sur la peau du monde. Le goût de la bile lui monta aux lèvres, amer et métallique, alors qu'elle réalisait que son frère n'avait été pour ces murs qu'une "matière première", une substance précieuse dont on avait extrait chaque goutte de douleur, chaque fragment de joie, jusqu'à ce que le flacon de son âme soit totalement

vide. Elle caressa la tache noire, sentant sous ses doigts le relief des lettres ensevelies, une écriture braille du désespoir qui lui racontait la fin de Gabriel, non pas une fuite vers l'horizon, mais un épuisement lent, une déshydratation de l'être jusqu'à la transparence totale.

Ses yeux s'embuèrent, non pas de larmes de tristesse, mais d'une vapeur de rage froide qui semblait cristalliser l'air autour de ses cils, et elle se pencha plus près de la page, inhalant l'odeur de l'encre raturée comme pour y déceler une trace de l'essence de son frère. Elle crut entendre, dans le lointain des couloirs de la bibliothèque, un murmure, un soupir qui n'était pas le vent mais le chant des souvenirs captifs dans les flacons du Doyen, une symphonie de voix étouffées par le verre noir qui demandaient grâce. Elle se rappela la texture de la main de Gabriel, sa chaleur, les callosités qu'il avait au bout des doigts à force de pincer les cordes de son violon, et elle sentit cette sensation physique lutter contre l'oubli imposé par l'institution, comme une petite flamme vacillante sous un orage de cendres. Le froid de la pierre semblait maintenant vouloir s'insinuer dans ses propres os, une invitation à se laisser glisser dans l'apathie, à accepter que son tour viendrait bientôt d'être biffée, d'être cette "matière" que l'on presse jusqu'à la dernière goutte de conscience pour nourrir les archives de l'oubli.

Elle referma le registre avec un claquement sec qui résonna dans la nef comme un coup de feu, et le silence qui suivit fut plus dense encore, peuplé des fantômes de ceux dont les noms gisaient sous les ratures, ces étudiants devenus des sédiments de douleur dans les fioles d'Aurelian. Camille serra ses bras contre sa poitrine, sentant la finesse du tissu de sa robe et la fragilité de sa propre chair, se promettant que sa haine serait désormais le sel qui l'empêcherait de pourrir dans cet écrin de marbre. Elle se tourna vers les rangées d'ombres, ses sens en alerte, percevant le parfum de la vérité, une odeur de soufre et de jasmin fané qui l'attirait plus profondément encore vers le centre de ce labyrinthe où le sang se changeait en cristal et les souvenirs en poison de luxe. Elle ne craignait plus le vide laissé par le Doyen dans son esprit, car elle allait remplir cet espace de la traque de son frère, transformant sa propre souffrance en une arme de précision, une lame organique forgée dans le creuset de sa mémoire mutilée.

Elle s'enfonça de nouveau dans les ténèbres, sa silhouette se fondant dans les rideaux de poussière, laissant derrière elle l'odeur de l'encre noire et le poids du silence, prête à devenir elle-même la fissure qui ferait éclater ce palais de verre.

Chapitre 4

Le Marché de Verre

L'air dans la galerie des Soupirs possédait l'épaisseur d'un linceul de soie, chargé de la poussière millénaire des livres qui s'effritaient et de l'odeur minérale, presque métallique, du marbre blanc qui semblait exsuder une sueur froide sous la lueur des veilleuses. Camille sentait le battement de son propre sang contre ses tempes, un rythme sourd et irrégulier qui répondait au silence oppressant de l'institution, tandis que ses doigts effleuraient le grain rugueux de la pierre, cherchant une ancre dans ce monde de reflets et d'absences. Elle percevait, plus qu'elle ne l'entendait, le froissement léger d'une robe contre le sol, un son fluide comme de l'eau coulant sur des galets, et bientôt le parfum d'Éléonore l'enveloppa, un mélange troublant de jasmin nocturne et d'éther, une fragrance qui cherchait désespérément à masquer le vide, l'odeur de la chambre stérile et des draps trop propres. Éléonore s'approcha, sa silhouette n'étant qu'une découpe plus sombre dans la pénombre bleutée du couloir, et lorsqu'elle s'arrêta à quelques centimètres de Camille, la chaleur qui émanait de son corps parut à cette dernière comme une intrusion presque violente, une promesse de vie là où tout n'était que stase.

Les yeux d'Éléonore, lorsqu'ils accrochèrent la lumière d'une bougie lointaine, n'étaient plus que des miroirs ternis, des surfaces de verre où rien ne semblait habiter, et sa voix, lorsqu'elle s'éleva, fut un murmure de papier froissé, une plainte qui vibrerait doucement dans la cage thoracique de Camille. Elle avoua l'innommable avec une lenteur de suppliciée, expliquant comment les séances avec le Doyen avaient, couche après couche, pelé son identité comme on écorche un fruit trop mûr, ne laissant derrière elles qu'une pulpe insipide, une mémoire blanche où les visages de ses parents n'étaient plus que des taches de couleur sans nom et où ses propres rires d'enfant n'avaient plus de son. Camille écoutait, le cœur serré par une étreinte

invisible, sentant l'angoisse monter en elle comme une marée de fiel, car elle voyait dans le regard dévasté de l'autre jeune femme le futur qu'on lui réservait, une existence de spectre déambulant dans des couloirs de luxe, vêtue de dentelles qui ne réchauffaient plus une peau devenue étrangère à elle-même. Éléonore tendit une main tremblante, ses doigts effleurant le poignet de Camille avec une légèreté de plume, et ce contact, si ténu fût-il, envoya une décharge électrique à travers les nerfs de la boursière, une sensation de brûlure qui goûtait le sel et la terre humide.

« Je n'ai plus rien, Camille, pas même le souvenir de la brûlure du soleil sur mes épaules ou le goût de la première neige, tout a été distillé, mis en flacon pour garnir les étagères de ceux qui ont trop d'argent et trop peu d'âme », murmura Éléonore, et ses mots portaient le poids de toutes les larmes qu'elle ne pouvait plus verser, une sécheresse intérieure qui craquelait sa voix. Elle proposa alors le pacte, une alliance scellée dans l'ombre et la nécessité, sa voix devenant plus pressante, presque fiévreuse, tandis qu'elle expliquait qu'elle connaissait chaque passage dérobé, chaque code gravé dans les boiseries, chaque ronde des gardiens aux yeux de verre. En échange de cette liberté nocturne, de cette clé ouvrant les portes du labyrinthe où Camille espérait retrouver la trace de son frère, Éléonore ne demandait qu'une seule chose, une aumône sensorielle : les résidus. Elle voulait ces sédiments d'émotion, ces vapeurs colorées qui restaient au fond des fioles après que le Doyen avait extrait l'essentiel, ces miettes de douleur ou de joie que la machine ne pouvait totalement épurer et qui gardaient encore la chaleur de la vie.

Camille imagina ces flacons de verre noir, sentant presque sous ses propres ongles la texture visqueuse de ces souvenirs résiduels, une substance qui devait avoir le goût âcre de la cendre mêlé à la douceur écœurante du miel fermenté. Elle visualisa Éléonore, seule dans sa chambre de marbre, portant le goulot à ses lèvres pour s'enivrer des restes de la vie des autres, pour ressentir, ne serait-ce que quelques secondes, le picotement d'une colère qui ne lui appartenait pas ou le frisson d'une peur étrangère. C'était un marché de vampires, une transaction de chair et d'esprit où la monnaie était la souffrance purifiée, mais Camille savait que dans ce palais de

verre, l'innocence était un poids mort qu'il fallait abandonner pour survivre. Elle accepta, et lorsqu'elle prit la main d'Éléonore pour sceller leur promesse, elle sentit la fragilité des os sous la peau fine, une structure de porcelaine prête à se briser, et une odeur de soufre sembla soudain saturer l'espace, comme si le contrat venait d'être signé avec une encre invisible mais indélébile.

Le silence retomba sur elles, plus lourd qu'auparavant, mais il était désormais habité par une complicité sombre, une résonance qui vibrait entre leurs deux corps comme une corde de violon trop tendue. Camille voyait déjà les ombres s'écarter devant elles, elle sentait l'appel des profondeurs de la bibliothèque, là où les souvenirs hurlants attendaient d'être libérés, et l'idée de ce qu'elle allait devoir abandonner au Doyen pour nourrir Éléonore lui laissa dans la bouche un goût de cuivre, une amertume de sang qui ne demandait qu'à couler. Elles restèrent là, deux silhouettes fondues dans le velours des ténèbres, respirant à l'unisson le parfum de la trahison et de l'espoir, tandis que dehors, le vent de la nuit griffait les vitraux avec une impatience sauvage, annonçant le temps des veilles sans pardon. Camille serra les doigts d'Éléonore, et dans ce contact désespéré, elle puisa la force de devenir la fissure, l'éclat de verre qui déchirerait le voile de ce conservatoire maudit, acceptant que pour sauver ce qui restait de son frère, elle doive peut-être s'offrir tout entière à l'appétit insatiable de l'Archive.

Chapitre 5

La Valse des Coquilles Vides

L'air du grand salon n'était plus de l'oxygène, mais une nappe épaisse et poisseuse, un mélange de cire d'abeille chaude, de lys dont le parfum tournait à l'aigre et de la sueur musquée de trois cents corps en mouvement, créant une atmosphère si dense qu'elle semblait peser sur les poumons de Camille comme un drap de velours mouillé. Sous les lustres de cristal qui vibraient au rythme d'un orchestre invisible, la lumière ne tombait pas, elle ruisselait, dorée et cruelle, sur les épaules dénudées et les plastrons d'un blanc de craie de l'aristocratie du Conservatoire. Camille restait dans l'ombre des colonnes de marbre veiné, sentant le froid de la pierre traverser le tissu trop mince de sa robe, tandis que dans sa bouche persistait ce goût de cuivre, cette rémanence métallique des ponctions matinales qui lui laissait la langue engourdie et le cœur battant à contre-temps. Elle observait les fils de diplomates et les héritières de dynasties oubliées tourner avec une grâce qui n'avait rien de naturel, une fluidité de prédateurs repus, et elle comprenait soudain, au frisson qui parcourait sa propre peau, que ce qu'elle voyait n'était pas une valse, mais une procession de spectres affamés.

Leurs rires, cristallins et trop hauts, résonnaient contre les boiseries sombres comme des éclats de verre jetés sur du métal, et en fixant le regard de Julien de Valmont, elle vit cette lueur étrange, ce scintillement d'argent au fond de ses pupilles qui trahissait l'ingestion récente d'un sédiment étranger. Julien ne riait pas de sa propre joie ; il riait avec l'allégresse volée d'un gamin des faubourgs, une joie brute, solaire, qu'il n'avait jamais pu cultiver dans l'hiver stérile de son éducation. Camille sentit une nausée chaude lui monter à la gorge en réalisant que la petite fiole de verre noir qu'il portait discrètement à ses lèvres, feignant de savourer un vin rare, contenait sans doute le souvenir d'un premier baiser ou d'un après-midi d'été arraché à la mémoire d'un boursier dont les yeux, quelque part dans les étages inférieurs, devaient être devenus

aussi ternes que des cailloux. La soie des robes froissait l'air avec un bruit de feuilles mortes, et chaque contact de peau, chaque main gantée se posant sur une hanche, semblait être une tentative désespérée de ressentir quelque chose à travers la peau des autres, un transfert de chaleur pour des êtres dont le sang n'était plus qu'une eau tiède et sans saveur.

Elle toucha machinalement la petite cicatrice au creux de son coude, là où le Doyen aimait introduire l'aiguille d'argent pour drainer l'essence de ses cauchemars, et elle crut sentir, par une sorte de sympathie haineuse, la douleur des autres boursiers s'agiter dans les flacons de l'élite. Ces jeunes gens, ces coquilles vides aux visages de porcelaine, n'étaient que des écrins de luxe pour les tragédies qu'ils achetaient au prix fort, cherchant dans le deuil des pauvres une profondeur qu'ils n'avaient pas, s'injectant la mélancolie d'une mère perdue ou la terreur d'un incendie pour enfin frissonner, pour enfin se sentir vivants, même par procuration. C'était un trafic de vécus, une alchimie de l'âme où la souffrance de Camille devenait le divertissement d'une soirée, un petit frisson de tristesse que l'on déguste entre deux coupes de champagne avant de l'oublier dans les draps de soie d'un alcôve.

Camille s'avança d'un pas, ses doigts effleurant les broderies d'une tapisserie dont la laine sentait la poussière et le temps, et elle vit le Doyen se tenir au sommet du grand escalier, sa silhouette noire découpée contre l'éclat des bougies. Il ne souriait pas, il contemplait son cheptel avec la satisfaction d'un vigneron devant une cave pleine, ses yeux d'un gris d'orage captant chaque tressaillement de l'assemblée. Il savait quel souvenir chaque étudiant portait en lui ce soir-là, il connaissait la texture de la honte qu'il avait vendue à l'un, le goût de l'adrénaline qu'il avait cédé à l'autre, créant une toile invisible où chaque émotion était une dette et chaque larme un profit. La jeune fille sentit son propre cœur tambouriner contre ses côtes, un oiseau affolé cherchant une sortie, et elle comprit que son frère n'avait pas simplement été une victime, il avait été une source, un puits de douleur si pur que ces monstres s'y étaient abreuvés jusqu'à le laisser sec, jusqu'à ce que ses os ne soient plus que des flûtes de calcaire vides de toute moelle.

L'orchestre attaqua un mouvement plus lent, une mélodie lancinante qui semblait s'insinuer sous la peau comme un poison doux, et Camille vit une jeune fille, à peine plus âgée qu'elle, s'effondrer soudainement en larmes au milieu de la piste, non pas de tristesse, mais de l'extase insupportable d'un souvenir d'enfance qu'elle n'avait pas les épaules pour porter. Les autres ne s'arrêtèrent pas, ils contournèrent le corps secoué de sanglots avec une indifférence de statues, leurs parfums de rose et de santal masquant l'odeur de la détresse réelle qui commençait à émaner de la malheureuse. C'était cela, le Conservatoire Saint-Augustin : une boucherie élégante où l'on ne dépeçait pas la viande, mais où l'on démaillottait les consciences pour en extraire le suc le plus précieux. Camille serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes jusqu'à ce que la douleur soit la seule chose réelle, la seule chose qu'elle ne céderait jamais au Doyen, une amarre qui la retenait encore au rivage de son humanité alors que tout autour, le monde n'était plus qu'une valse de coquilles vides flottant sur une mer de chagrins volés.

Elle sentit alors une présence derrière elle, une chaleur irradiante, l'odeur du tabac blond et de l'ambre gris qui lui fit dresser les poils sur les bras. Sans se retourner, elle savait que le Doyen l'observait, qu'il lisait dans la cambrure de son dos la révolte qui bouillonnait, et qu'il savourait d'avance la qualité de la rancœur qu'il allait bientôt lui extraire. Car la haine, Camille le comprenait dans le reflet des miroirs qui multipliaient à l'infini cette fête macabre, était le souvenir le plus cher, celui qui brûlait le plus longtemps, celui qui donnait aux coquilles vides l'illusion d'une étincelle divine avant de les laisser plus froides, plus mortes, plus affamées que jamais. Elle prit une profonde inspiration, aspirant l'air vicié, le goût du luxe et de la putréfaction, et jura que si elle devait être vidée, elle laisserait en eux un venin si noir que plus aucun souvenir, jamais, ne pourrait les consoler de leur propre vide. Sa main, tremblante mais décidée, lâcha le marbre froid pour se glisser dans la poche de sa robe, cherchant le petit morceau de métal pointu qu'elle y avait dissimulé, une ancre de douleur volontaire, tandis que la valse continuait, inlassable, magnifique et terrifiante, sous le regard imperturbable des anges de pierre qui semblaient pleurer

des larmes de poussière sur le parquet ciré.

Chapitre 6

Le Secret de la Soie Blanche

Le silence des couloirs n'était jamais tout à fait vide, il portait en lui le poids étouffant des siècles de soupirs pressés contre les boiseries sombres, une odeur de cire d'abeille et de papier jauni qui s'insinuait jusque dans les pores de la peau de Camille, tandis qu'elle glissait comme une ombre entre les statues de marbre dont les yeux aveugles semblaient suivre le rythme saccadé de son cœur. Sa main, moite et tremblante, chercha instinctivement le contact froid du métal dans sa poche, cette petite pointe de fer qui était son ancre, son rappel douloureux qu'elle était encore de chair et de sang dans ce temple de l'effacement. La porte du bureau du Doyen, une masse de chêne sculptée d'entrelacs de vignes qui semblaient vouloir s'enrouler autour de ses doigts, céda avec un gémissement presque imperceptible, libérant une bouffée d'air plus froide, saturée d'une fragrance de mer ancienne et de poussière d'étoiles.

À l'intérieur, l'obscurité était une étoffe lourde, à peine déchirée par la lueur vacillante d'une unique bougie dont la cire fondue coulait comme des larmes de suif sur un bureau chargé de flacons de verre noir. Camille retint son souffle, le goût de l'ozone et du sel envahissant sa bouche, alors qu'elle apercevait la silhouette du Doyen, de dos, penchée sur une lumière diffuse qui semblait émaner de ses propres gestes. Il ne l'avait pas entendue, ou peut-être la considérait-il déjà comme une partie du mobilier, une ombre parmi les ombres, mais ce qu'elle vit alors, dans le reflet d'un miroir de bronze terni, fit vaciller sa raison.

Les gants de soie blanche, ces appendices immaculés qui faisaient partie de la légende de l'homme, reposaient sur le bois sombre comme deux peaux de serpent délaissées, encore imprégnés de la forme de ses doigts. Mais les mains qu'ils auraient dû protéger n'étaient plus humaines ; elles étaient devenues une architecture de cristaux

translucides, une structure géométrique de sel et de lumière figée qui crissait doucement à chaque mouvement. La peau, si l'on pouvait encore appeler ainsi cette surface diaphane, s'effritait par endroits en une poussière fine, une neige minérale qui recouvrait le buvard noir d'une pellicule scintillante. Camille sentit une nausée monter, une odeur de saumure et de pourriture sèche l'enveloppant, tandis qu'elle observait le Doyen saisir un petit flacon contenant un souvenir liquide, une substance d'un violet profond qui palpait comme un muscle vivant.

Il versa une goutte de ce liquide sur le dos de sa main cristalline, et Camille entendit un sifflement ténu, le son d'une soif insatiable éteinte dans l'instant, alors que la tache pourpre s'infiltrait dans les pores de sel. Sous ses yeux, la transparence minérale reprit une teinte de chair, une chaleur artificielle qui semblait lutter contre un effacement inéluctable, et elle comprit avec une clarté terrifiante que le Doyen ne collectionnait pas les souvenirs par simple cupidité. Il était un prédateur en train de se dissoudre, un être dont la substance même se transformait en une statue de sel inerte s'il ne se nourrissait pas de la chaleur organique des tragédies d'autrui. L'extraction n'était pas une monnaie, c'était son remède vital, un onguent de douleur et de mémoire appliqué sur une existence qui s'évaporait, chaque souvenir volé étant une minute de plus passée à simuler la vie.

Elle vit les doigts de cristal redevenir souples, reprendre la couleur de la vie, mais c'était une vie d'emprunt, une parodie de vitalité qui sentait le sang séché et les larmes anciennes. Le Doyen soupira, un son qui ressemblait au froissement d'un parchemin que l'on déchire, et il porta sa main à son visage, savourant sans doute le goût de l'angoisse d'un étudiant anonyme qui venait de lui être sacrifié. Camille sentit son propre corps réagir, une chaleur de révolte brûlant dans ses veines, alors que l'air de la pièce devenait de plus en plus lourd, chargé du poids des milliers de vies cristallisées dans les étagères environnantes.

Chaque flacon sur les murs était une cicatrice, chaque reflet dans le verre une trahison, et elle se demanda quel souvenir de son frère nourrissait en ce moment

même la jambe ou le torse de ce monstre de sel qui se rhabillait déjà. Il reprit ses gants de soie avec une lenteur rituelle, les faisant glisser sur sa peau redevenue momentanément humaine, et le geste avait une sensualité macabre, une caresse de la mort sur la vie volée. Camille recula d'un pas, ses bottines s'enfonçant dans le tapis épais qui semblait boire le son, et elle sentit le goût amer de la bile au fond de sa gorge, mêlé au parfum de jasmin qui émanait paradoxalement du Doyen.

C'était une beauté construite sur le dépeçage des âmes, une harmonie faite de cris silencieux, et elle comprit que son frère n'avait pas simplement été vidé, il avait été consommé, millimètre par millimètre, pour empêcher ce vieillard de devenir un simple tas de poussière blanche sur le sol de son bureau luxueux. La haine qu'elle avait ressentie lors de la fête n'était rien comparée à cette horreur froide qui la saisissait maintenant, une certitude minérale que le Conservatoire n'était qu'un immense abattoir où l'on transformait l'émotion en une substance capable de maintenir l'illusion d'une aristocratie éternelle.

Elle toucha la paroi de bois près de la porte, sentant sous ses doigts les rainures de la sculpture, et elle imagina la sève de ces arbres, autrefois vivante, maintenant pétrifiée par la même volonté prédatrice. Le Doyen se tourna légèrement, son profil se découpant dans la lumière de la bougie, et pendant un instant, Camille crut voir à travers sa tempe, une lueur bleutée de souvenir qui s'éteignait, une image de forêt ou de visage de mère qui se dissolvait dans l'acide de son besoin.

Elle s'échappa du bureau comme on fuit une église profanée, ses poumons brûlant de l'air vicié qu'elle avait aspiré, et lorsqu'elle se retrouva dans le couloir, la fraîcheur de la nuit qui s'insinuait par les fenêtres hautes lui parut d'une violence inouïe. Elle regarda ses propres mains, ces mains de musicienne tachées d'encre, et elle eut peur de les voir soudainement briller d'un éclat vitreux, de sentir ses articulations se transformer en charnières de sel. Elle se mit à courir, le bruit de ses pas résonnant comme des coups de marteau sur le parquet ciré, emportant avec elle l'image de cette soie blanche se refermant sur la fragilité cristalline du monstre, et elle sut que pour

sauver ce qu'il restait d'elle, elle ne devait pas seulement fuir, elle devait devenir le feu qui ferait éclater ce sel, le poison qui rendrait chaque goutte de souvenir extraite aussi mortelle que le vide qu'il tentait désespérément de combler.

Le goût du sel ne la quitta plus, il resta collé à ses lèvres comme un baiser de mort, une promesse que chaque larme qu'elle verserait désormais serait une arme, une substance capable de dissoudre l'institution de l'intérieur, car si le Doyen avait besoin de leur douleur pour exister, elle ferait en sorte que la sienne soit si pure, si corrosive, qu'elle consumerait jusqu'à la dernière fibre de son être de verre. Elle s'arrêta enfin, le souffle court, appuyée contre une colonne de marbre froid, et dans le silence de la nuit, elle entendit le chant lointain des archives souterraines, un murmure de milliers de voix oubliées qui appelaient au secours, une symphonie de détresse qui vibrait jusque dans la moelle de ses os, lui rappelant qu'elle n'était plus seule, qu'elle était habitée par la colère de tous ceux qui avaient été sacrifiés sur l'autel de la soie blanche. Ses doigts se resserrèrent sur la pointe de fer dans sa poche, perçant la peau de sa paume, et la petite goutte de sang chaud qui perla alors, rouge et vivante, lui parut être la chose la plus précieuse au monde, une preuve d'humanité que nul gant de soie ne pourrait jamais totalement étouffer.

Chapitre 7

Descente au Reliquaire

L'air s'épaissit à mesure qu'elles s'enfonçaient dans les entrailles de la terre, une humidité moite et chargée de l'odeur entêtante du vieux papier qui se décompose, mêlée à une pointe métallique, presque saline, qui rappelait le goût du sang sur une lèvre fendue. Camille sentait le froid de l'escalier de pierre remonter le long de ses chevilles, une morsure sourde qui contrastait avec la chaleur fébrile de la main d'Éléonore, dont les doigts effleuraient parfois les siens dans l'obscurité, une présence organique et vibrante dans ce tombeau de silence. Chaque marche semblait les éloigner un peu plus du monde de la surface, de sa lumière crue et de ses faux-semblants de marbre, pour les plonger dans un univers où la seule boussole était le rythme de leurs cœurs battant à l'unisson, un tambourinement sourd qui résonnait contre les parois de roche suintante.

Lorsqu'elles atteignirent enfin le seuil de la Bibliothèque Souterraine, l'espace s'ouvrit sur une immensité insoupçonnée, une cathédrale de verre et d'ombre où des milliers de flacons de cristal noir étaient alignés sur des étagères de bois de cèdre dont le parfum résineux, presque étouffant, saturait les poumons. Ce n'était pas le silence qui les accueillit, mais une vibration, un bourdonnement basse fréquence qui faisait trembler les os de la mâchoire et picoter la pulpe des doigts, comme si l'air lui-même était saturé d'électricité statique. C'était le murmure des souvenirs emprisonnés, une symphonie inaudible de sanglots étouffés, de rires cristallisés et de secrets qui grattaient contre les parois de verre pour trouver une issue. Camille ferma les yeux un instant, laissant ses autres sens prendre le relais, et elle perçut la texture de l'atmosphère, une sorte de velours invisible et lourd qui pesait sur ses épaules, chaque flacon exhalant une aura thermique différente, des zones de froid polaire côtoyant des poches de chaleur fiévreuse.

Éléonore se tenait si près d'elle qu'elle pouvait sentir l'odeur de sa peau, un mélange délicat de lavande séchée et d'une sueur légère, presque sucrée, provoquée par l'appréhension, et ce parfum humain était la seule ancre qui empêchait Camille de sombrer dans l'abîme sensoriel des archives. Elles avançaient entre les rangées, leurs pas étouffés par une fine couche de poussière grise qui ressemblait à de la cendre, et Camille passait ses mains à quelques centimètres des étagères, sentant les courants d'air provoqués par les milliers de vies fragmentées. Parfois, un flacon vibrait plus fort qu'un autre, émettant un sifflement ténu comme une flûte lointaine, et Camille avait l'impression de goûter sur sa langue l'amertume d'un regret ou la douceur éphémère d'un premier baiser, des saveurs fantômes qui se dissolvaient avant d'avoir pu être nommées.

C'est alors que la note changea, une fréquence particulière qui s'insinua sous sa peau comme une aiguille de glace, une vibration qu'elle aurait reconnue entre mille car elle était tissée dans la trame même de son propre ADN. C'était une odeur de forêt après l'orage, de terre retournée et de sève de pin, une signature olfactive qui lui transperça le cœur avec la violence d'un poignard, faisant refluer vers sa gorge un goût de nostalgie si pur qu'il lui coupa le souffle. Son frère était là, ou du moins ce qu'il restait de lui, une essence distillée et mise en cage, une mélodie brisée qui appelait la sienne dans l'obscurité moite du reliquaire. Elle s'arrêta net, ses poumons brûlants d'un air qui semblait soudain trop rare, et ses doigts se mirent à trembler violemment, cherchant dans le vide la source de cette résonance qui faisait vibrer chaque fibre de son être.

Elle s'approcha d'une section où le bois semblait plus sombre, plus imprégné de la douleur de ceux qu'il portait, et là, niché entre deux fioles de chagrin anonyme, elle vit le flacon. Il ne ressemblait pas aux autres ; son noir était plus profond, une absence totale de lumière qui semblait aspirer la moindre lueur des lanternes sourdes qu'elles portaient, et lorsqu'elle s'en saisit, le verre était d'une chaleur de fièvre, presque brûlant contre sa paume glacée. À l'instant où ses doigts se refermèrent sur

l'objet, une décharge parcourut son bras, un afflux de souvenirs qui n'étaient pas les siens mais qu'elle reconnaissait à la texture de leur douleur : le froissement d'un drap de lin, le bruit d'une plume sur le papier, la sensation d'une main fraternelle sur son épaule, tout cela condensé dans une goutte de liquide sombre et visqueux qui s'agitait furieusement derrière les parois de cristal.

Elle porta le flacon à son oreille, et ce n'était plus un murmure, mais un cri, un hurlement de détresse qui résonnait dans le creux de son crâne, la voix de son frère l'appelant par son nom, une voix qui s'effiloçait, qui se déchiquetait contre les bords tranchants de l'oubli. Camille sentit des larmes chaudes couler sur ses joues, traçant des sillons de sel dans la poussière qui recouvrait son visage, et elle s'effondra presque, les genoux flageolants, si Éléonore ne l'avait pas rattrapée, l'entourant de ses bras, une étreinte solide et charnelle qui sentait la vie et la résistance. Le contraste était insoutenable entre la chaleur vivante de son amie et la chaleur de mort du flacon, entre le monde du toucher et celui des ombres, et Camille serra l'objet contre sa poitrine, sentant le battement de son propre cœur tenter de ranimer celui qui était enfermé dans le verre.

L'atmosphère de la bibliothèque sembla se resserrer autour d'elles, les milliers d'autres flacons se mettant à vibrer en sympathie, créant un vacarme sensoriel qui étourdissait les sens, une cacophonie de textures et d'odeurs qui menaçait de les noyer sous le poids des vies volées. Elle percevait maintenant le goût du fer, l'odeur de l'encre fraîche et le contact rugueux de la corde, des fragments de tortures et de renoncements qui s'insinuaient dans ses pores, cherchant un hôte pour exister à nouveau. Dans ce chaos d'émotions cristallisées, Camille comprit que chaque fiole était une plaie ouverte, un morceau d'âme arraché pour nourrir la vanité de l'institution, et la haine qu'elle ressentit alors fut une flamme bleue, froide et dévastatrice, qui calcina sa peur et ne laissa derrière elle qu'une détermination d'acier.

Ses doigts, désormais sûrs et précis malgré le tremblement de ses membres, glissèrent le flacon dans la doublure de sa robe, là où la chaleur de son corps pourrait continuer

à couvrir ce fragment de vie, et elle sentit le poids de l'objet contre ses côtes comme une nouvelle cicatrice, une greffe de douleur qu'elle porterait jusqu'au bout. Elle se tourna vers Éléonore, dont les yeux reflétaient la même horreur sacrée, la même soif de justice née dans les profondeurs de ce charnier spirituel, et sans un mot, elles se remirent en marche, portées par l'urgence de quitter cet endroit où l'air n'était plus fait d'oxygène mais de regrets évaporés. Chaque pas vers la sortie était une lutte contre l'attraction des ombres, contre les voix qui les suppliaient de ne pas les laisser là, dans le noir et le froid des étagères de cèdre, et Camille dut mordre sa lèvre jusqu'au sang pour ne pas hurler à son tour sa propre détresse.

Lorsqu'elles atteignirent enfin les premières marches de l'escalier, Camille jeta un dernier regard vers l'immensité du Reliquaire, et elle vit, ou crut voir, des milliers de petites lueurs sombres palpiter dans l'obscurité, comme les yeux d'une bête immense et blessée qui attendait l'heure de son réveil. L'odeur de la forêt après l'orage la suivait, imprégnée dans ses vêtements, dans ses cheveux, une hantise olfactive qui lui rappelait que le prix de sa vérité serait le sacrifice de son innocence, et que le chemin du retour serait pavé des cendres de tout ce qu'elle avait cru aimer. Le silence de la surface, lorsqu'elles l'atteignirent enfin, lui parut plus effrayant que le tumulte des profondeurs, car il était le voile de soie jeté sur une horreur innommable, un silence de complice qui ne demandait qu'à être déchiré par le cri d'une révolte que rien, désormais, ne pourrait plus étouffer.

Chapitre 8

L'Extraction Rouge

L'obscurité du cabinet du Doyen ne ressemblait en rien à une simple absence de lumière, elle était une matière vivante, une mélasse de velours sombre et de poussière d'ambre qui semblait vouloir s'insinuer par chaque pore de ma peau pour étouffer le moindre sursaut de ma volonté, tandis que l'odeur de la cire d'abeille ancienne se mariait à celle, plus acide, des lys qui agonisaient dans un vase de cristal taillé, exhalant un parfum de funérailles imminentes. Derrière son bureau d'ébène, l'homme n'était qu'une silhouette découpée dans l'ombre, mais je percevais le sifflement régulier de sa respiration, un bruit de soufflet fatigué qui trahissait sa faim, cette voracité indicible qui le rongait de l'intérieur et que seule la moelle de mes souvenirs les plus fertiles parvenait, pour un temps, à apaiser. Il ne parla pas tout de suite, laissant le silence s'épaissir entre nous comme une couche de givre, et je sentis le froid du plancher de marbre remonter à travers la semelle fine de mes souliers, une morsure glacée qui contrastait avec la chaleur moite de mes paumes où la sueur commençait à perler, chargée de l'odeur métallique de ma peur.

Ses doigts, longs et translucides comme des cierges de dévotion, s'avancèrent dans le cercle de lumière de la lampe à huile, manipulant avec une lenteur rituelle le nécessaire d'extraction, et le cliquetis de l'acier contre le verre noir résonna dans ma poitrine comme le glas d'une église lointaine, faisant tressauter mon cœur contre mes côtes dans une danse désordonnée. "Le cœur du fruit, Camille," murmura-t-il, sa voix étant un froissement de parchemin sec, un souffle qui charriait des effluves de clou de girofle et de décomposition sucrée, "donnez-moi ce qui brûle encore, ce qui fait de vos nuits un incendie que rien n'éteint, car je me meurs de cette soif que seul le sang de votre passé peut éteindre." Je savais ce qu'il exigeait, je sentais le poids de ce souvenir précis, logé à la base de mon crâne comme une écharde de verre ardent, le

moment où le monde avait basculé dans l'horreur, où l'odeur du bitume mouillé et de l'essence répandue était devenue le seul horizon de mon existence d'enfant.

Je fermai les paupières, et aussitôt, le cabinet disparut pour laisser place à la morsure de la pluie de novembre sur mon visage, une pluie froide, salée de larmes et de suie, tandis que le goût de la ferraille tordue envahissait ma bouche, une saveur de sang et de rouille qui me fit monter la bile à la gorge. Je revis les phares de la voiture, deux yeux de monstres marins perçant le brouillard, et j'entendis le cri strident des pneus sur l'asphalte, un hurlement qui se répercutait contre les parois de mon esprit avec une violence telle que je crus que mes tempes allaient éclater. C'était là, le noyau de ma douleur, la vision de la main de ma mère, ses doigts fins ornés d'une bague de turquoise, qui se crispaient une dernière fois sur le cuir craquelé du siège avant de s'immobiliser dans une rigidité de statue de sel.

Mais alors que le Doyen approchait l'aiguille de la jonction délicate entre mes vertèbres, je commençai à tisser le mensonge, à tricoter les fils d'or de la vérité avec les fibres sombres de l'illusion, avec la précision d'une dentellière qui dissimule un défaut sous une broderie complexe. Je ne lui donnai pas la fin, je ne lui livrai pas le silence définitif de la mort, je transformai le fracas du métal en un simple glissement, une sortie de route feutrée où, dans l'obscurité de la forêt, une porte s'ouvrait sur une silhouette salvatrice, une ombre qui n'existait pas mais que je chargeai de toute la chaleur de mon désir de survie. Je recouvris l'odeur de la mort par celle du pin frais et de la terre battue, j'étouffai les cris par le chant d'un engoulement imaginaire, créant une poche de vide, une chambre secrète où la réalité de la perte restait tapie, invisible, telle une arme dont la lame est soigneusement graissée pour ne pas refléter la lumière.

L'aiguille pénétra alors ma chair, et la sensation fut celle d'un crochet de glace s'enfonçant dans ma moelle épinière, une intrusion si brutale que mon cri mourut dans ma gorge, étouffé par une vague de nausée qui me fit vaciller sur mon siège. Je sentis le liquide de ma vie, ce concentré d'images et de sensations, être aspiré hors de moi, un courant de lave froide qui laissait derrière lui un vide abyssal, une sensation

d'écorchement intérieur qui me donnait l'impression que ma peau n'était plus qu'une enveloppe de papier de soie prête à se déchirer au moindre souffle. L'extraction était rouge, non pas de la couleur du sang, mais d'un pourpre sombre et électrique, une teinte qui vibrait dans l'air et qui semblait pulser au rythme des battements de mon propre cerveau mis à nu par le vide.

Le Doyen gémissait presque, un son de plaisir obscène qui me fit dresser les poils sur les bras, tandis qu'il contemplait le flacon où mon souvenir falsifié tourbillonnait comme une nébuleuse captive, une fumée irisée de reflets de cuivre et de pétrole. Ma vision se brouilla, les contours du bureau se mirent à fondre comme de la cire sous l'effet d'une chaleur invisible, et je dus mordre ma lèvre inférieure jusqu'à ce que le goût familier et rassurant du sang me ramène à la réalité de mon corps malmené. La douleur n'était plus seulement physique, elle était une entité qui rampait sous ma poitrine, une bête aux griffes de fer qui labourait mon estomac, me laissant haletante, les doigts crispés sur le velours du fauteuil dont la texture me paraissait soudain d'une rugosité insupportable, chaque fibre étant comme une aiguille plantée dans ma pulpe.

"C'est... exquis," souffla-t-il, et je vis ses pupilles se dilater jusqu'à envahir tout l'iris, reflétant l'éclat de la mémoire volée, alors qu'il portait le flacon à ses narines pour en humer les effluves de mensonge que j'avais si soigneusement distillés. Je sentais mon esprit vaciller, au bord d'un précipice de folie, car en donnant cette version altérée, j'avais l'impression de trahir une seconde fois ceux que j'avais perdus, d'effacer leurs visages sous une couche de vernis grossier, mais c'était le prix à payer pour garder intacte la vérité de ma haine, ce noyau de glace noire que je refusais de lui céder. Mon corps pesait des tonnes, mes membres étaient comme remplis de plomb fondu, et chaque inspiration me coûtait un effort surhumain, comme si l'air lui-même était devenu trop dense pour mes poumons épuisés.

Je restai là, prostrée dans la lumière déclinante, tandis que le Doyen rangeait mon trésor frelaté parmi d'autres ombres en bouteilles, son appétit temporairement comblé mais ses yeux brûlant déjà d'une nouvelle convoitise, une lueur de prédateur qui sait

que la proie n'a pas encore livré tout son suc. Je percevais le goût de la cendre dans ma bouche, une amertume qui ne me quitterait plus, le stigmate de ce sacrifice que j'avais consenti pour protéger le dernier fragment de mon âme qui n'appartenait pas encore au Conservatoire. Dans le silence qui retomba, lourd comme une chape de marbre, je n'entendais plus que le battement de mon propre sang dans mes oreilles, un tambour de guerre sourd et persistant, qui me rappelait que tant que je souffrirais, tant que cette agonie sensorielle brûlerait en moi comme un charbon ardent, je serais encore Camille, et non une simple archive vide de sens dans la bibliothèque des suppliciés.

La sueur sur mon front commença à refroidir, devenant une pellicule de givre sur ma peau pâle, et je me levai d'un mouvement saccadé, mes muscles protestant contre l'effort, chaque geste étant une symphonie de craquements et de douleurs sourdes qui résonnaient dans la pièce. Je n'osai pas le regarder en partant, de peur qu'il ne lise dans mes yeux la trahison que j'avais sculptée au cœur de ma douleur, mais l'odeur de la forêt après l'orage, cette trace olfactive du souvenir que j'avais simulé, flottait encore autour de moi, une aura de mensonge qui me servait de bouclier contre la réalité trop crue de ma solitude. En franchissant le seuil de son cabinet, je savais que j'avais laissé une part de ma raison dans ce flacon de verre noir, mais j'emportais avec moi le secret de mon frère, caché sous les décombres de l'accident, une vérité que même ses aiguilles les plus acérées ne sauraient jamais débusquer sans me détruire totalement.

Chapitre 9

La Trahison de Porcelaine

L'obscurité, épaisse comme un velours mouillé par la pluie d'octobre, s'enroulait autour de mes chevilles alors que je glissais dans le couloir, mes pas ne produisant qu'un murmure feutré sur le marbre veiné, ce marbre qui exhalait l'odeur rance des siècles et de la poussière accumulée dans les recoins des moulures dorées. L'air était saturé d'un encens trop lourd, une fragrance de lys en décomposition et de cire froide qui collait à mon palais comme un miel amer, tandis que le souvenir de l'aiguille, cette morsure glacée dans le pli de mon coude, continuait de palpiter sous ma peau fine. Éléonore m'attendait à l'angle de la galerie des Bustes, sa silhouette découpée par la lueur vacillante d'une seule bougie dont la flamme dansait, projetant des ombres monstrueuses sur les visages de pierre des anciens directeurs. Elle sentait le gardénia et la mélancolie artificielle, une odeur de serre chaude où l'on cultive des fleurs sans racines, et quand elle tourna son visage vers moi, je vis dans ses yeux la brillance fiévreuse de ceux qui ont trop longtemps contemplé l'abîme. Ses doigts, longs et effilés comme des fuseaux de nacre, se posèrent sur mon bras, et la fraîcheur de son contact me fit l'effet d'une plaque de givre posée sur une plaie ouverte, un contraste si violent avec la chaleur de ma propre fièvre que je crus sentir mon sang se figer dans mes veines.

Elle ne parla pas tout de suite, préférant laisser le silence s'étirer entre nous, un silence lourd de tout ce que nous n'osions plus nommer, mais je percevais le battement saccadé de son cœur sous son corsage de soie grise, un rythme irrégulier, une danse de détresse qui trahissait son besoin dévorant. Elle était devenue une ombre parmi les ombres, une créature de porcelaine fêlée qui ne survivait que par les émotions des autres, et je sentais son désir m'effleurer, une caresse invisible qui cherchait à puiser dans mon chagrin comme on puise à une source miraculeuse. «

Camille, murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un souffle de soie déchirée, le Doyen t'attend, il dit que ton deuil est une symphonie dont il ne peut plus se passer, que ton frère a laissé derrière lui un vide que seule ta douleur peut combler. » Elle m'entraînait déjà vers les portes de bronze de l'aile interdite, ses pas ne pesant rien sur le sol tandis que les miens me semblaient chargés de tout le plomb du monde, chaque mouvement étant une lutte contre la léthargie qui s'emparait de mes membres. La porte s'ouvrit sur un soupir de métal frotté et l'odeur de l'ozone et du sang frais me monta au nez, un parfum métallique et âcre qui me rappela les laboratoires de mon enfance, là où la science se mêlait au sacré dans une étreinte contre-nature.

C'est alors que je compris, en voyant le flacon de cristal vide posé sur le guéridon de velours rouge, que la trahison d'Éléonore n'était pas un acte de haine, mais une reddition totale devant le manque, une soif de ressentir quelque chose, n'importe quoi, même l'agonie d'une autre, pour ne pas sombrer dans le néant blanc de sa propre existence. Elle voulait me livrer au scalpel du Doyen pour une dose de mon Chagrin Pur, cette essence de larmes et de cris étouffés qu'il savait si bien extraire pour la transformer en un élixir capable de redonner de la couleur à la vie des privilégiés. Je la regardai, et pour la première fois, je ne vis plus l'héritière superbe mais une enveloppe vide, une poupée dont on aurait vidé la sciure pour ne laisser qu'une surface lisse et froide, et un dégoût doux-amer, un goût de cendre et de réglisse, envahit ma bouche. Je ne reculai pas, je laissai ma main glisser le long de son cou, sentant sous mes phalanges la pulsation désespérée de sa carotide, et je plongeai mon regard dans le sien, l'obligeant à voir non pas ma peur, mais le miroir de sa propre vacuité.

« Tu crois que ma douleur te sauvera, Éléonore, mais regarde bien le fond de ce flacon, regarde ce que tu es devenue dans ta quête de sensations dérobées », murmurai-je, et ma voix me parut venir de très loin, comme le grondement sourd d'une marée montant dans une grotte sous-marine. Je pris sa main et la plaçai sur ma poitrine, là où le souvenir de mon frère brûlait encore comme un charbon ardent, une chaleur dévorante qui semblait irradier à travers mes côtes, et je la forçai à sentir non

pas la tristesse, mais l'absence absolue de tout pardon. La peau d'Éléonore sembla se craqueler sous l'effet de cette vérité crue, sa pâleur devint grisâtre, la couleur du linge sale oublié dans un grenier, et je vis ses pupilles se dilater jusqu'à dévorer tout l'iris, envahies par l'horreur de réaliser que même mon chagrin ne pourrait jamais remplir le gouffre qui s'était ouvert en elle. Elle recula brusquement, son dos heurtant le chambranle de la porte avec un bruit sourd, et elle porta ses mains à son visage comme pour empêcher ses traits de s'effondrer, ses doigts tremblants laissant des traces blanches sur ses joues poudrées.

L'odeur de la peur, une exhalaison de sueur froide et de cuivre, remplaça soudain le parfum de gardénia, et je sus que j'avais retourné la lame contre elle, non pas par la force, mais en lui offrant exactement ce qu'elle demandait : la vision nue de sa propre déliquescence. Elle me regardait maintenant avec une terreur animale, comprenant que j'étais prête à brûler chaque parcelle de mon identité plutôt que de laisser le Doyen ou elle-même se nourrir de mes ruines, et dans ce face-à-face silencieux, le pouvoir changea de camp, glissant entre nous comme une huile noire et visqueuse. Le Doyen n'était qu'une ombre dans la pièce voisine, un prédateur aux aguets, mais ici, dans ce vestibule de marbre et de trahison, c'était Éléonore qui se mourait de soif devant un puits empoisonné, et je la laissai là, prostrée contre le mur, ses sanglots n'étant plus que des hoquets secs qui ne parvenaient pas à mouiller ses yeux. Je fis demi-tour, sentant le poids de la bibliothèque souterraine m'appeler depuis les profondeurs, et je marchai vers l'obscurité avec la certitude que ma haine était devenue mon seul vêtement, une armure de glace et de fer qui me protégeait contre la douceur factice de cette institution dont chaque pierre était cimentée par la détresse des oubliés. Le goût du sang dans ma bouche s'était transformé en une saveur de victoire amère, une promesse de feu qui consumerait tout sur son passage, et je savais que chaque pas que je faisais loin d'elle était une ponction de moins sur mon âme, une respiration de plus dans ce monde qui avait oublié jusqu'au sens du mot pardon.

Chapitre 10

Le Visage de Gabriel

La pierre ici ne respire plus, elle étouffe sous le poids des siècles et des secrets compressés dans le silence terreux de la Grande Archive, cette crypte où l'air possède l'épaisseur d'un linceul mouillé et le goût métallique, presque électrisant, des larmes qu'on a laissé sécher sur le cuivre. Mes doigts courent le long des rayonnages de chêne noir, une caresse hésitante sur le bois dont les fibres semblent frissonner au contact de ma peau fiévreuse, tandis que l'odeur de la poussière ancienne se mêle à celle, plus âcre et entêtante, de l'éther et du musc qui s'échappe des bouchons de cire. Chaque pas que je fais dans cette obscurité mouvante résonne comme un battement de cœur sourd dans ma propre cage thoracique, une pulsation irrégulière qui trahit l'effroi logé au creux de mon estomac, là où la faim et le deuil se sont noués en une tresse indissociable. Je sens le froid monter de la dalle de marbre, une morsure insidieuse qui grimpe le long de mes chevilles et engourdit mes membres, alors que mes yeux cherchent fébrilement, parmi les milliers de reflets sombres, cette étiquette particulière, ce nom qui brûle ma langue comme une hostie de sel.

L'espace semble s'étirer, les étagères devenant les vertèbres d'un monstre assoupi dont je parcours les entrailles avec la dévotion d'une condamnée, respirant les effluves de lavande fanée et de soufre qui s'échappent des flacons de moindre importance, ces souvenirs de boursiers jetés là comme des écorces vides. Puis, au détour d'une alcôve où la lumière d'une bougie agonisante projette des ombres qui ressemblent à des mains implorantes, je le vois : un flacon d'un noir de jais, si pur qu'il semble absorber la faible clarté de la pièce, une gemme de ténèbres posée sur un velours cramoisi dont le poil, sous mes doigts, est d'une douceur écœurante, presque humaine. Le nom "Gabriel Vane" est gravé dans l'étain avec une précision chirurgicale, et au moment où ma main se referme sur le verre froid, une décharge de

glace traverse mon bras, une sensation de vide absolu qui me donne la nausée, car le récipient est d'une légèreté contre-nature, comme s'il ne contenait que le souffle d'un mourant.

Je porte le flacon à ma joue, cherchant la chaleur de son sang, le souvenir du grain de sa peau contre la mienne lors de nos étés de misère, mais je ne perçois qu'une vibration ténue, un bourdonnement de ruche dévastée qui me fait monter les larmes aux yeux, des larmes au goût de fer qui s'écrasent sur le col scellé. En brisant la cire d'un geste brusque, l'odeur qui s'en échappe n'est pas celle de mon frère, ce parfum de pluie et de terre retournée qu'il portait toujours, mais une effluve riche, opulente, un mélange de vin vieux, de cannelle et de miel sauvage qui sature mes sens jusqu'à l'étouffement. C'est l'odeur du privilège, le parfum des "Millésimes" que le Doyen sert dans des verres de cristal aux seigneurs de cette institution, une essence raffinée obtenue par la réduction lente et cruelle d'une vie entière. Je comprends alors, dans un spasme de douleur qui me tord les entrailles, que Gabriel n'est plus qu'une lie, un résidu calciné au fond de ce réceptacle de luxe, car on a distillé sa joie, sa peur, ses premiers émois et même l'image de mon visage pour en faire un nectar capable de racheter l'ennui des puissants.

Mes doigts tremblent sur le goulot, et je plonge mon regard dans l'abîme du verre où ne flottent plus que quelques filaments argentés, les derniers vestiges d'une identité que l'on a méthodiquement dépecée, comme on effeuille une rose pour n'en garder que le parfum de son agonie. Il n'y a plus de Gabriel, il n'y a plus que cette substance huileuse et dorée qui brille d'un éclat obscène, une moisson de douleur transformée en marchandise, et je sens mon cœur se changer en un bloc de charbon ardent, une source de chaleur noire qui consume l'ultime trace de ma pitié. Le silence de l'archive devient alors un hurlement sourd dans mes oreilles, le cri de tous ceux dont la moelle a été sucée par ces murs de pierre, et je porte le flacon à mes lèvres, non pour boire, mais pour insuffler ma propre haine dans ce vide, pour que le reste de mon frère fusionne avec ma colère. Le goût de l'air que je respire est maintenant chargé d'ozone, une promesse d'orage qui s'accumule sous ma peau, tandis que je réalise que le Doyen

n'a pas seulement volé un homme, il a transformé l'amour en un produit de consommation, une ivresse passagère pour ceux qui ont oublié comment ressentir.

Je repose le flacon, mes mouvements devenant lents, presque onctueux, comme si je me mouvais dans un liquide amniotique de pur ressentiment, et je sens la texture rugueuse des autres flacons voisins, tous ces destins volés qui attendent d'être bus par des bouches sans âme. Ma vision se brouille, non de tristesse, mais d'une lucidité féroce qui me permet de voir les veines d'or et de sang qui irriguent les fondations mêmes de Saint-Augustin, ce réseau de souffrance qui maintient le lustre des parquets et la blancheur des marbres. Je caresse une dernière fois le verre froid qui portait son nom, sentant la disparition définitive de son écho dans l'air vicié, et je sais que la Camille qui est entrée ici est morte avec lui, laissant place à une créature de soufre et de glace dont les pas ne craignent plus l'ombre. L'odeur du bois brûlé commence déjà à hanter mon esprit, une hallucination olfactive qui préfigure la fin de ce sanctuaire de la dévoration, et je me détourne de l'étagère avec la certitude que ma propre mémoire, celle qu'ils convoitent tant, sera le poison qui fera éclater leurs flacons de l'intérieur. Mon sang bat maintenant au rythme d'une marche funèbre, une cadence lourde et assurée qui résonne contre les parois de la bibliothèque, et chaque respiration m'apporte le goût de la cendre à venir, une saveur de fin du monde qui est, à cet instant précis, la seule chose capable de me nourrir.

Chapitre 11

La Rhétorique du Sang

L'estrade de chêne massif, polie par des siècles de déférence et de sueur froide, me semble aujourd'hui n'être qu'un billot de boucher recouvert de soie, un socle où l'on m'expose sous la lumière crue des lustres de cristal dont les reflets dansent sur ma peau comme des lames de rasoir glacées. Sous mes pieds, le bois chante une plainte sourde, une vibration qui remonte le long de mes chevilles pour s'installer dans le creux de mon ventre, là où la colère a fini par remplacer la peur, une colère qui a le goût métallique du sang frais et l'odeur entêtante de l'ozone avant l'orage. En face de moi, l'assemblée des nantis s'étale dans un froissement de taffetas et de velours sombre, une marée de visages poudrés dont le parfum, un mélange de musc, de lavande et d'arrogance, m'agresse les narines jusqu'à la nausée, car je sais maintenant que sous cette élégance de façade bat le cœur d'un parasite qui se nourrit de la substance même de nos vies. Le Doyen trône au centre, ses mains sèches comme du vieux parchemin posées sur les bras de son fauteuil, et son regard, une étendue de glace noire sans fond, cherche en moi la faille, le fragment de souvenir encore tendre qu'il pourra cueillir à la fin de cette joute oratoire pour le sceller dans l'un de ses précieux flacons d'ébène.

Je commence à parler, et ma voix, d'abord un souffle de vent sur des cendres, s'élève dans le silence pesant de la salle avec une texture de velours déchiré, chaque mot étant une perle de douleur que je sors de mon propre gosier avec une lenteur calculée. Je ne leur offre pas la rhétorique lissée et stérile qu'ils attendent, cette danse de syllabes creuses qui sert à justifier leur supériorité, mais je leur jette à la face le goût de la terre humide des fosses communes et l'âpreté du pain rassis que l'on partage dans l'ombre des dortoirs. Mes phrases s'étirent, s'enroulent autour des colonnes de marbre comme des lianes empoisonnées, et je sens, à mesure que je dévide le fil de

mon discours, que l'air de la salle change, se charge d'une humidité poisseuse, une sueur collective qui commence à perler sur les fronts de mes camarades boursiers alignés le long des murs, ces ombres silencieuses dont on a déjà trop ponctionné la lumière.

Je vois le flacon invisible de Marcus, ce garçon dont ils ont volé le souvenir du premier baiser pour en faire un élixir de jeunesse pour une comtesse décrépète, et j'ajuste mon ton, je lui donne la fréquence exacte de sa perte, une note de violoncelle brisée qui résonne contre les parois de son cœur vide. Mes mains, que je tiens serrées contre le pupitre, tremblent imperceptiblement alors que je sens la pression monter dans la pièce, une tension insupportable qui sent le soufre et la chair brûlée, car je ne parle plus seulement pour moi, je suis devenue le conduit de toutes leurs absences, la bouche par laquelle les souvenirs amputés réclament leur dû.

Le premier craquement est presque imperceptible, un son de verre fin qui se fend sous la glace, mais il résonne dans mon esprit comme un coup de tonnerre alors qu'une étudiante au premier rang, une héritière dont la robe a la couleur du vin de messe, porte soudain la main à sa gorge en étouffant un cri. Une odeur soudaine de lilas fané et de sel se répand dans l'air, l'essence pure d'une tristesse qui ne lui appartient pas mais qui l'inonde maintenant, une vague de chagrin liquide qui s'échappe des réservoirs secrets que le Conservatoire a si soigneusement dissimulés sous nos pieds. Je ne m'arrête pas, mes paroles deviennent des scalpels, j'incise le silence avec la précision d'une chirurgienne de l'âme, décrivant la couleur exacte de la disparition, cette nuance de gris qui envahit le regard d'un frère lorsqu'on lui retire l'image de sa sœur, et je sens le Doyen se raidir, sa bouche n'étant plus qu'un trait de plume amère sur son visage de marbre.

Un deuxième flacon éclate, puis un troisième, et soudain c'est une symphonie de brisures invisibles qui emplît la nef, libérant des effluves de souvenirs crus, de colères fermentées, de tendresses volées qui tourbillonnent dans l'air comme des cendres incandescentes. L'élite s'agite, certains se lèvent en titubant, suffoqués par l'odeur de

la misère qu'ils ont achetée et qui maintenant les étouffe, car ils goûtent pour la première fois à l'amertume du fiel qu'ils ont forcé les autres à boire. La salle devient un chaos sensoriel, un tourbillon où le parfum des roses se mêle à celui de la putréfaction, où la chaleur des corps s'entrechoque avec la froideur des regrets, et au milieu de ce tumulte, je reste debout, le goût du cuivre sur la langue, sentant chaque battement de mon cœur comme un coup de butoir contre les fondations mêmes de Saint-Augustin.

Je vois les larmes couler sur les joues des boursiers, non plus des larmes de soumission, mais des larmes de reconnaissance, car dans ce désastre de verre et d'émotions brutes, ils retrouvent les fragments d'eux-mêmes que l'on croyait perdus à jamais. Ma voix se fait plus basse, presque un murmure, une caresse de papier de verre sur une plaie ouverte, et je conclus mon examen en leur offrant le souvenir de mon frère, non pas comme une relique, mais comme une malédiction, une ombre qui restera désormais tapie dans les recoins de leurs rêves les plus luxueux. La fin de mon discours laisse un silence de cathédrale profanée, un silence qui pue la peur et le désarroi, alors que les derniers échos de mes paroles se dissipent comme une fumée noire contre les fresques du plafond.

Le Doyen me regarde, ses yeux injectés de sang, et je sens dans l'air l'odeur de sa propre décomposition, une senteur de vieux cuir et de poussière de bibliothèque qui ne parvient plus à masquer le vide de son être. Je descends de l'estrade, mes pas ne faisant aucun bruit sur le tapis de velours, et je traverse la salle parmi les corps prostrés et les regards égarés de ceux qui pensaient pouvoir posséder la douleur des autres sans jamais en être souillés. La peau de mes mains est brûlante, comme si j'avais tenu des braises ardentes pendant toute la durée de mon discours, et je sens une étrange légèreté m'envahir, une sensation de vide qui n'est plus une absence, mais une place nette faite pour l'incendie qui couve. En franchissant les portes de la Grande Salle, je ne me retourne pas, emportant avec moi le parfum de la révolte naissante, une fragrance sauvage d'herbe coupée et d'acier froid qui, je le sais, finira par dévorer chaque pierre, chaque livre et chaque flacon de ce sanctuaire de la dévoration.

Chapitre 12

L'Apocalypse de Verre

L'air au cœur du Reliquaire possède la consistance d'un linceul mouillé, une épaisseur moite qui se colle à la peau et s'insinue dans les poumons avec un goût de vieux cuivre et de sel rassis. Ici, sous les fondations du Conservatoire, le silence n'est pas une absence de bruit, mais une accumulation de cris étouffés sous le verre, une vibration sourde qui fait trembler la pulpe de mes doigts tandis que je m'avance sur le dallage d'obsidienne froide. Le Doyen m'attend, sa silhouette n'étant qu'une découpe d'ombre plus dense parmi les milliers de flacons noirs qui tapissent les murs comme les alvéoles d'une ruche funèbre. Il dégage une odeur de papier jauni, de poussière de marbre et cette pointe d'amertume métallique propre à ceux qui ont cessé de vivre pour ne plus faire qu'archiver. Je sens l'humidité de la pierre s'infiltrer à travers mes semelles fines, un froid qui remonte le long de mes chevilles, mais mon sang, lui, est un fleuve de naphte bouillant, un courant sauvage qui bat contre mes tempes avec la régularité d'un glas.

Il ne dit rien d'abord, se contentant de lever une main dont la peau, aussi translucide et fragile que du parchemin trop tendu, semble prête à se déchirer au moindre geste brusque. Ses yeux sont deux fentes de lumière terne, dépourvus de la chaleur de la pupille, des puits vides qui ne cherchent qu'à être comblés par la substance de mes souvenirs. Je m'installe dans le fauteuil de cuir craquelé, dont l'odeur de bête morte et de cire d'abeille m'enveloppe comme une étreinte non désirée. Je sens contre ma nuque le contact glacial de l'appareil d'extraction, une araignée de métal et de verre dont les pattes d'argent cherchent la commissure exacte de ma mémoire, là où la douleur se fait sédiment. Il veut l'accident. Il veut le fracas du métal, l'odeur de l'essence répandue sur l'asphalte trempé de pluie, le goût de la fumée qui gratte la gorge et, par-dessus tout, la sensation de la main de mon frère qui lâche la mienne

dans l'obscurité finale. Il veut cette perle de souffrance pure, ce diamant noir qui alimenterait la Grande Archive pour les décennies à venir, offrant aux nantis du monde une émotion si dévastatrice qu'elle leur ferait enfin sentir qu'ils possèdent une âme, fût-elle empruntée.

Le Doyen se penche sur moi, et je perçois le sifflement de sa respiration, une plainte sèche qui sent le renfermé et la décomposition lente des rêves non consommés. Ses doigts effleurent ma tempe, un contact si léger qu'il en est écœurant, comme une aile de phalène mourante. « Donne-le-moi, Camille », murmure-t-il, et sa voix a la texture du sable qu'on écrase entre deux pierres. Je ferme les yeux, laissant l'obscurité m'envahir, mais ce n'est pas la soumission que je prépare dans le creuset de mon esprit. Je descends en moi-même, là où les souvenirs ne sont plus des images, mais des sensations brutes : le piquant du givre sur les vitres de notre enfance, la douceur de la laine du pull de mon frère, le parfum de la cannelle et du bois de cèdre qui flottait dans notre cuisine avant que le monde ne bascule. Je rassemble tout cela, non pour le protéger, mais pour en faire le combustible d'un incendie que personne ici ne pourra éteindre.

Je sens l'aiguille d'argent percer ma barrière, un picotement électrique qui remonte le long de ma colonne vertébrale, une morsure de glace qui cherche à aspirer la moelle de mon passé. La machine commence à ronronner, un chant de velours et de rouages bien huilés, et je vois, derrière mes paupières, le souvenir de l'accident remonter à la surface comme une épave chargée de gaz toxiques. Mais je ne lui donne pas la tristesse. Je ne lui donne pas le deuil, cette mélasse grise et collante qu'il sait si bien raffiner. Je lui offre ma haine. Une haine organique, vivante, qui a le goût du fiel et la texture du verre pilé. C'est une émotion que j'ai nourrie dans l'ombre des couloirs de Saint-Augustin, une colère qui a grandi au rythme des ponctions, se nourrissant de chaque flacon noir que j'ai vu remplir de la vie des autres.

C'est une haine qui sent l'ozone avant l'orage, le fer chaud et la sueur rance des nuits d'insomnie. Je l'injecte volontairement dans le conduit, je la pousse avec chaque

battement de mon cœur, l'imaginant comme un acide fluorescent s'écoulant dans les veines de verre de l'institution. Le ronronnement de la machine change de ton, devenant un grognement sourd, une vibration qui fait claquer mes dents. Le Doyen tressaille, sa main se crispant sur mon épaule, et je sens, à travers le tissu de sa redingote, ses doigts trembler. Il ne s'attendait pas à cette saturation, à cette pureté corrosive. Ma haine n'est pas une absence, c'est une présence dévorante, un prédateur que j'ai libéré de sa cage de velours.

Le verre du premier flacon, celui qui est directement relié à ma nuque, commence à gémir sous la pression. Je vois une lueur d'un violet malsain, presque noir, irradier de la substance qui s'y accumule. Le Doyen tente de reculer, ses yeux s'agrandissant de terreur tandis qu'il réalise que ce qu'il pompe n'est pas un trésor, mais un poison. L'odeur de l'ozone devient insupportable, saturant l'air d'une charge électrique qui fait se dresser les poils sur mes bras. Je ris intérieurement, un rire qui a le goût du sang et de la victoire, sentant le vide se faire en moi non pas comme une perte, mais comme une libération. Je me déleste de ce poids mort, je lui offre mon apocalypse personnelle pour qu'elle devienne la sienne.

Soudain, le premier flacon explose. Le son est celui d'une note de cristal poussée au-delà de l'audible, un déchirement qui résonne dans chaque os de mon corps. Des éclats de verre noir volent dans l'air, griffant les joues du Doyen qui pousse un cri étouffé, un son de parchemin qu'on froisse violemment. Mais ce n'est que le début. La réaction en chaîne se propage aux étagères d'obsidienne. Les souvenirs stockés depuis des siècles, ces milliers de vies cristallisées dans le silence, commencent à réagir à la toxicité de ma haine. Ils entrent en résonance, une cacophonie de textures et d'odeurs qui saturent l'espace : un parfum de jasmin explose ici, le goût d'une pomme d'amour là, la sensation d'une caresse sur une joue ailleurs, tout cela se mélangeant dans un maelström de sensations libérées.

Les flacons volent en éclats les uns après les autres, une pluie de verre qui scintille dans la pénombre comme des étoiles mourantes. Le Doyen est submergé, ses mains

cherchant vainement à retenir les fluides qui s'échappent, mais il ne récolte que des coupures profondes dont s'écoule un sang grisâtre, dénué de toute vie. Il s'effondre sur le tapis de velours, les yeux révulsés, étouffé par la profusion des émotions qu'il a passées sa vie à voler et qui, maintenant, le dévorent. L'air est devenu un ouragan de parfums contradictoires — l'odeur de la mer, celle du foin coupé, le relent de la peur primale, le musc de l'amour — un chaos sensoriel qui fait vaciller la réalité même des murs de pierre.

Je me lève, chancelante, mes pieds écrasant les débris de verre qui crissent comme de la neige gelée. Je ne ressens plus le froid. Je me sens légère, étrangement propre, comme si l'incendie avait tout purifié. Je traverse la salle, passant devant le corps du Doyen qui n'est plus qu'une enveloppe vide, ses vêtements flottant sur un squelette de poussière. En levant les yeux vers les voûtes qui commencent à se fissurer, je vois les derniers fragments de mon propre souvenir — le visage de mon frère, le grain de sa peau, le son de son rire — s'évanouir dans l'air sous forme de vapeurs dorées. Je ne les possède plus, mais l'institution ne les aura pas non plus. Ils sont libres, dispersés dans le vent qui s'engouffre déjà par les fêlures du plafond. Je sors du Reliquaire, laissant derrière moi l'odeur de la fin du monde, une fragrance de soufre et de roses fanées, marchant vers l'aube avec, pour seul bagage, le silence enfin retrouvé de mon propre cœur.

Chapitre 13

Le Silence pour Héritage

La fumée n'est pas seulement une opacité grise qui s'élève vers les voûtes, elle est une épaisseur de suie grasse, une texture de velours brûlé qui se dépose sur ma langue et tapisse mon palais d'un goût de parchemin millénaire et d'amertume cuivrée. Je marche dans les couloirs du Conservatoire Saint-Augustin alors que les murs eux-mêmes semblent transpirer une huile noire, un suintement de siècles de regrets et de secrets qui s'embrasaient maintenant sous la caresse vorace des flammes. Sous mes pieds nus, le marbre n'est plus cette surface froide et hautaine que j'ai apprise à redouter, mais une peau fiévreuse, palpitante de la chaleur des souvenirs qui s'en échappent, faisant vibrer l'air d'un bourdonnement sourd, presque organique. Chaque pas que je fais broie des débris de cristal, de petits fragments de fioles noires qui crissent comme des phalanges brisées, libérant dans l'atmosphère des effluves de lavande fanée, de terre mouillée et de musc de peur.

Je sens dans mon propre corps le contrecoup de cette libération sauvage, une vibration qui remonte le long de mes jambes, une onde de choc sensorielle qui fait tressaillir mes muscles fatigués. Dans mon esprit, il y a cette pièce dévastée, cet espace blanc et stérile où flottait autrefois l'ombre d'un visage, le contour d'une mâchoire, la courbe d'un sourire que je savais être celui de mon frère. C'est un vide lisse, une absence qui possède la consistance du verre poli, sans aucune aspérité où accrocher ma douleur. Je cherche, avec une frénésie sourde, l'éclat d'un regard ou le timbre d'une voix, mais je ne rencontre que le silence ouaté d'une chambre vide. L'image de lui a été aspirée, consumée par le grand autodafé de l'âme que je viens de déclencher, et ce qui reste à la place est une mutilation invisible, une sensation de membre fantôme qui me brûle plus sûrement que l'incendie qui dévore les boiseries de la bibliothèque.

Pourtant, au centre de ma poitrine, là où la tristesse devrait m'anéantir, réside une entité différente, une présence lourde et compacte comme un noyau de plomb. C'est ma haine, et elle est merveilleusement intacte. Elle a le goût du fer et la chaleur d'un brasier de forge ; elle est une sève noire qui irrigue mes veines, me donnant la force de ne pas m'effondrer sous le poids des gravats qui pleuvent du plafond. C'est mon seul héritage, une boussole de rancœur qui pointe vers l'horizon gris. Je caresse mentalement les contours de cette haine, j'en apprécie la rugosité, la manière dont elle s'enroule autour de mon cœur pour le protéger des dernières étincelles de pitié. Le Doyen est mort, devenu une poussière indistincte dans le tumulte des flacons brisés, mais l'institution, elle, continue de gémir dans son agonie de pierre, et chaque craquement des poutres de chêne me procure un frisson de plaisir froid, une caresse électrique sur ma peau couverte de cendres.

Je traverse le grand hall, là où les tapisseries s'effilochent en lambeaux de feu, libérant des odeurs de poussière séculaire et de mites carbonisées. L'air est devenu une soupe épaisse de particules dorées, des éclats de mémoires anonymes qui me frôlent le visage comme des ailes de papillons de nuit. Je sens sur ma joue le passage fugace d'un premier baiser qui n'est pas le mien, l'odeur d'un thé à la menthe partagé dans une cuisine lointaine, la morsure d'une gifle reçue il y a cinquante ans. Tout ce que le Conservatoire avait volé, stocké, cristallisé pour sa propre gloire, se déverse maintenant dans une cacophonie sensorielle qui me donne le vertige. Ma peau est saturée, chaque pore de mon corps semble absorber une parcelle de ces existences fragmentées, mais aucune ne parvient à combler le gouffre où se tenait mon frère. Je suis une outre vide, traversée par des tempêtes d'émotions étrangères qui ne laissent sur moi qu'une pellicule de sel et de sueur.

Les grilles de fer forgé se dessinent enfin dans la brume de fumée, noires et tordues comme les doigts d'un mort cherchant à retenir le monde. En les franchissant, je sens le changement brutal de l'atmosphère. L'air extérieur n'est pas frais, il est gris, d'une neutralité désolante, dénué de la richesse olfactive du désastre que je laisse derrière

moi. C'est un monde délavé, un monde qui semble avoir perdu ses pigments en même temps que j'ai perdu mes racines. Je m'arrête un instant, tournant la tête vers l'édifice qui s'effondre en un fracas de tonnerre étouffé. Les flammes ne sont plus orange, elles sont d'un blanc spectral, une incandescence de pur oubli. L'odeur de la fin est là, une fragrance de soufre mêlée à la douceur écœurante des roses qui agonisent dans les jardins suspendus du Conservatoire.

Je regarde mes mains. Elles sont tachées d'encre et de sang séché, la peau est craquelée aux jointures, marquée par les rituels et les veilles sans pardon. Je ne sais plus qui j'étais avant d'entrer ici, avant que le Doyen ne commence à piocher dans mes nuits pour remplir ses flacons. Le visage de mon frère est une page blanche, une absence de traits, une silhouette de brouillard qui s'effiloche dans ma mémoire comme une fumée parmi tant d'autres. Mais la haine, elle, me définit. Elle est la texture de mes muscles, la solidité de mes os, la saveur de mon souffle. Elle est ma nouvelle identité, une armature d'acier dans un monde de papier mâché.

Je commence à marcher sur le chemin de gravier, mes pas laissant des empreintes de suie noire sur le sol décoloré. Le silence qui m'entoure est total, un silence de neige, un silence de crypte. Je ne possède rien, ni souvenirs, ni nom qui me semble encore familier, ni la douceur d'un passé auquel me raccrocher. Je suis une silhouette d'encre se déplaçant dans un paysage de cendre, une tache d'ombre obstinée dans la pâleur de l'aube. Mon cœur bat avec une régularité de métronome, un tambour de guerre sourd qui résonne dans mes oreilles. À chaque inspiration, je goûte la liberté, et elle a le goût âcre de la destruction, une saveur de métal froid et de terre brûlée qui me satisfait pleinement. Je m'enfonce dans le gris, portée par cette certitude viscérale que, si j'ai oublié l'amour qui me liait à lui, je n'oublierai jamais la douleur qui l'a remplacé, car cette douleur est la seule chose qui soit véritablement à moi, la seule chose qu'ils n'ont pas pu distiller, la seule chose que je ne pardonnerai jamais.

FIN

Merci d'avoir lu "Nos Veilles Sans Pardon"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)